



**HAL**  
open science

## Compte Rendu - Hagège : Dictionnaire Amoureux des Langues

Pablo Kirtchuk

► **To cite this version:**

Pablo Kirtchuk. Compte Rendu - Hagège : Dictionnaire Amoureux des Langues. 2010. hal-00564165v1

**HAL Id: hal-00564165**

**<https://hal.science/hal-00564165v1>**

Submitted on 8 Feb 2011 (v1), last revised 10 Feb 2011 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claude Hagège – *Dictionnaire amoureux des Langues*. Dessins d’Alain Bouldroye. Paris : Plon / Odile Jacob. 732 pp.

Un chercheur peut innover, mais aussi synthétiser, analyser ou diffuser un savoir existant. Cet ouvrage sympathique se rattache à cette quatrième catégorie tel un feu d’artifice qui passionnera le profane et confortera le linguiste dans son sentiment que, si la raison et le savoir sont indispensables à sa recherche, c’est l’émotion qui en est à la fois la source et le but. C’est là sans doute le *leitmotiv* de la collection dont ce livre fait partie, à laquelle ont apporté leurs contributions, entre autres, M. del Castillo, B. Debré, J.-F. Deniau, A. Ducasse et M. Vargas Llosa. J. Attali, membre de droit de cette liste donnée en 3<sup>e</sup> de couverture, n’y figure pourtant pas.

Les entrées n’ont d’autre raison de figurer que le désir de l’auteur : ce cadre le permet. D’autant que si Renan ne consentait au style scientifique ‘aucun sacrifice au désir de plaire’, Lacan a montré que la science répond bel et bien à un désir, même si elle n’en veut rien savoir. On acceptera donc que si nombre des entrées sont des réalités linguistiques de la plus haute importance (‘Affects’, ‘Agent’, ‘Ergatif’, ‘Créole’, &c.), d’autres y sont moins étroitement liées (‘Patriotes des langues’, &c.), alors que certaines sont des expressions et des expériences ayant marqué la vie de l’auteur (‘Bambino’, ‘Opéra’, &c.). Pour utiliser un jeu de mots employé ici à propos des langues dites exotiques ainsi que de l’hébreu contemporain - et comme tout jeu, il n’est sans doute pas destiné uniquement à divertir - l’amour s’y love partout, l’amour des langues et de ceux et celles qui les parlent, l’amour de la vie et l’amour tout court. Au point que le recenseur ne peut s’empêcher de témoigner de l’amour que l’ouvrage réveille en lui grâce à la place qu’il accorde aux langues ayant bercé sa propre enfance : le castillan, idiome maternel (tel que parlé à Cordoue, où il est né, comme Sénèque et Maïmonide, mais Córdoba de la Nueva Andalucía, dont l’intonation particulière dite *tonada*, sans doute héritée du substrat indigène *comechingón* prolonge la voyelle pré-tonique créant avec la voyelle tonique un chant mélodieux qui imprègne la parole toute entière ; pour une description docte de l’intonation de *La Docta* comme on surnomme ma province, cf. Vidal de Battini 1966 : 147-148) ; l’hébreu (appris à l’école) ; l’anglais (appris en dehors de celle-ci). Les femmes des générations précédentes communiquaient en yidiche, et la jeune fille qui les aidait s’entretenait avec ses cousines et amies en quechua, langue, qui, avec le guarani, émaille les chants argentins des provinces et des campagnes, dont certains sont mondialement connus grâce à Atahualpa Yupanqui, à feu Mercedes Sosa et à la Misa Criolla. L’aficionado inconditionnel, qui y a contribué quelques titres, est ravi d’apprendre que le mot *parche*, qu’il croyait réservé à chacun des deux morceaux de cuir posés de chaque côté d’un tronc d’arbre évidé en faisant un *bombo* – tambour qui, avec les guitares, constitue la base instrumentale de cette musique – est arrivé à l’espagnol en provenance du français, où il signifie ‘morceau de cuir rouge’. C’est à juste titre que parmi les faits et méfaits qui ont jalonné 1492, à la fois *annus mirabilis* (si on pense à la découverte de l’Amérique) et *horribilis* (si on pense à la fin de la coexistence pacifique de Juifs, Arabes et Chrétiens en Espagne, avec la culmination de la *Reconquista*), est mentionné (p. 289) Elio Antonio de Nebrija, qui publia alors la première grammaire d’un vernaculaire européen : le sien. Ajoutons qu’il fut nommé, en 1514, Professeur à l’Université d’Alcalá de Henares, non pas, dit le décret, pour qu’il enseigne, mais *para pagarle lo que le debe España*. Les mentions faites dans ce livre à toutes ces langues

(ainsi qu'a tant d'autres, notamment indonésien, chinois, hongrois, russe, peul et... français) sont nombreuses et souvent heureuses.

C'est dans cet esprit que j'apporterai quelques correctifs. Contrairement à ce qui est dit (pp. 593, 374-5, 69) tant les dialectes du quechua que ceux du yidiche et de l'arabe se groupent selon des critères ne correspondant pas aux divisions géopolitiques plus ou moins récentes des régions où ils sont ou ont été parlés. Les 37 dialectes du quechua se regroupent en deux ensembles dits I et II (Torero 1964) ou encore B et A respectivement (Parker 1963). QI ou B, dit Waywash, inclut les nombreux dialectes du Pérou central, alors que les autres dialectes, équatoriens, boliviens, argentins et péruviens du nord et du sud constituent l'autre groupe, dit Wampuy. Le quechua des provinces argentines de Salta et de Jujuy est un débordement de celui parlé en Bolivie limitrophe, alors que le linguiste familier du dialecte argentin de Santiago del Estero, îlot linguistique situé plusieurs centaines de kilomètres au sud de la frontière bolivienne et séparé de celle-ci par une vaste étendue hispanophone, s'étonne lorsqu'il se rend en Equateur, plusieurs milliers de kilomètres au Nord, de constater leur identité. C'est même dans ce dialecte des deux extrémités de l'ancien Empire Inca que la langue a conservé le vocalisme originel de son nom, *quichua*. Foisonnement et renouvellement au foyer de diffusion, convergence conservatrice des dialectes périphériques : cela rappelle la Romania, et plus généralement, toute situation de dialectalisation et diffusion d'une langue. Pour ce qui est du yidiche, le dialecte lituanien (*litvish yidish*) recouvre une grande partie du territoire historique du Grand Duché de Lituanie et au-delà, l'ensemble des pays baltes ainsi que des parties avoisinantes de la Pologne et de la Biélorussie. Il n'y a pas une variante par pays, contrairement à ce qui est dit p. 374. Avant le cataclysme ou Shoa Vilnius était surnommée *la Jérusalem lituanienne* et c'est son dialecte yidiche qui jouit à ce jour du prestige réservé à la langue 'véritable' (français de Touraine, allemand de Hanovre...). Au traitement du préfixe dépréciatif /ʃm-/ du yidiche (191-194), on ajoutera l'illustration fournie par Ben-Gourion lorsque son collaborateur Shimon Pérès lui fit remarquer que tel agissement pourrait susciter l'opposition de l'ONU, en hébreu OUM. *Oum-shmoum*, répondit BG, en traduction libre : *ONU de mes deux* ! Or l'ajout d'une palatale montre que ce n'est pas un simple 'Echo', comme s'intitule cette entrée (194-199), mais bien une intensification affective, car la palatalité est porteuse d'affectivité accrue (Fonagy 1983), d'où en de nombreuses langues la palatalisation dans les hypocoristiques et dans les dérivés mélioratifs et péjoratifs (cf. slave, basque, hébreu, quechua, Kirtchuk 1987) ; c'est somme toute pour une raison analogue que le diminutif (186-188) n'est pas à contre-emploi lorsqu'il intensifie (188) car il n'intensifie rien d'autre que le contenu affectif, rendant la chose agréable, digne d'être protégée, et donc – en quelque sorte – petite (on aurait pu citer ici les diminutifs si répandus en espagnol sud-américain, cf. *chaucito* 'petit ciao = affectueuses salutations', *ahorita* 'petit maintenant = en cet agréable moment même'). Le turc reprend le mot en n'y ajoutant pas de palatale mais une bilabiale - ce qui n'est pas sans poids psychologique non plus (Schuchardt). Quant à l'arabe, il n'y a pas un dialecte par pays mais trois ensembles – occidental, égyptien et oriental. Dans la Péninsule arabique, en revanche, la dialectalisation est forte (cf. ci-dessus le cas du quechua). C'est là que se trouve le parler de référence, celui des bédouins du Hijjaz, berceau de cette civilisation. En règle générale, entre les dialectes bédouins et citadins, autre division essentielle qui traverse les parlers arabes, les premiers sont plus proches de la '*arabiyya* ou 'arabe [véritable]' et fournissent les exemples de

'bon usage' des grammairiens médiévaux, à l'œuvre inégalée. L'on comprend que chez CH le parler des Jiifs tunisiens bénéficie d'une entrée spécifique. Rappelons que son *Landsmann* David Cohen y consacra sa thèse, pour la même raison.

Plusieurs entrées, dont 'Mots français' (429-438), évoquent l'œuvre de Rachi, vigneron en Champagne et à ce jour le plus grand commentateur de la Bible et du Talmud, pour les *le'azim* ou 'mots étrangers' consignés en transcription hébraïque : des mots français dont c'est souvent la seule postérité. Rachi vécut de 1040 à 1105 ; les dates données p. 434 (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.) sont donc exactes, à la différence de celles p. 49 (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.). Le français figure aussi, pour ce qui est de sa position relative dans le monde, dans 'Danger (langues en)' (155-170). Aux arguments pertinents de l'A. j'ajouterai deux. 'Mon pays ce n'est pas un pays', dit Gilles Vigneault. Le pays d'un écrivain c'est sa langue. Le *Cervantès*, prix littéraire espagnol le plus important, décerné par le Roi sur proposition d'une commission idoine, l'a été en 2007 à Juan Gelman, poète argentin édité à Buenos Aires. Pour autant que la manifestation la plus prestigieuse d'une langue soit sa littérature, alors, tant que le *Goncourt* et autres grands prix littéraires français seront réservés à des auteurs édités en France - ce qui pourrait suggérer que les Anglo-Saxons n'ont pas le monopole du mercantilisme - aucune légion étrangère littéraire ne défendra leur langue, qui ne peut se vouloir internationale tout en étant nationaliste voire parisianiste. Nul poète n'est citoyen de seconde zone de la langue qu'il habite, qui l'habite et à laquelle il fait des enfants. Le *distinguo* pratiqué par la République - et pas seulement celle des lettres - entre *français* et *francophone* est pernicieux. Lorsque ceci aura changé, et étant donné que le français est le bateau-amiral de la latinité pour ce qui est de la production scientifique et intellectuelle, la France se devra d'encourager, y compris en les finançant, l'enseignement et la publication de travaux scientifiques en français réalisés en Amérique Latine, Espagne, Roumanie, Italie, Belgique, Suisse, Québec, Afrique francophone et ailleurs, Etats-Unis compris. Il y a là plus d'intellectuels francophiles qu'on ne le pense. Rester sur son quant-à-soi dans ce domaine comme dans d'autres n'est pas toujours de bonne politique.

'Caucase (langues du)' (77-83) est instructif. Ceci dit, il est dit que contrairement à l'avar 'Le français, l'allemand, l'italien ou le russe ne nous permettent pas d'imaginer qu'une même phrase puisse avoir un sens aussi bien passif qu'actif' (p. 78). Or d'une part, cette situation est plus répandue que ne laisse le croire cette entrée : en araméen, et c'est attesté au moins depuis le premier millénaire avant l'ère commune, 'the passive participle can be used with an active meaning' (Kutscher 1969: 135) : *ʾmi'a ?an* 'entendu je' peut signifier soit 'J'ai entendu' soit 'Je suis entendu'. Ce paradoxe apparent a fait - et fait toujours - couler beaucoup d'encre. A tort. Si on s'obstine à raisonner en termes de diathèse, on aboutit en effet à une aporie, mais dès qu'on comprend qu'à la base il s'agit d'aspect, le problème disparaît, et ceci vaut autant pour l'araméen que pour l'avar et pour le *S. A. E.* de B. L. Whorf (Kirtchuk à p.), où une même forme peut signaler le parfait du verbe monovalent ou utilisé comme tel et le passif du verbe plurivalent. Ainsi, en anglais *done / finished* s'appliquent au Patient dans *This paper is finished* et à l'Agent dans *I am done / finished [with this paper]*. Dans d'autres langues S.A.E., le participe parfait est tout aussi neutre en termes de diathèse. Aussi, à la base la distinction entre les deux participes n'est pas *passif : actif* mais *parfait : non parfait*. Pour autant que l'énoncé se résume au participe parfait ('*Finished ?*') l'anglais, c'est de l'avar. Même chose pour le français

(‘*Fini ?*’). Le verbe dit *auxiliaire* est certes déterminant (cf. aussi Benveniste 1965), mais cela n’enlève rien à la neutralité du participe à l’égard de la diathèse.

Les ‘Négations’ bénéficient d’une entrée positivement vaste (453-473) dont une page consacrée à la description d’une parade amoureuse, où le ‘non’ de la femme courtisée devient de moins en moins négatif, jusqu’à devenir acquiescement voire invite pour autant qu’il soit prononcé avec l’intonation appropriée, ce qui montre au passage l’importance suprême de celle-ci (Kirtchuk 2007). Rappelons qu’une chanson picaresque israélienne des années cinquante intitulée ‘Quand tu (f.) dis (f.) *non* [qu’entends (f.) –tu (f.) par là ?]’, qui pourrait illustrer le propos, a été interdite d’antenne voici une vingtaine d’années - et le reste - sous la pression de féministes pour qui un ‘non’ est définitivement négatif dès qu’une femme le prononce. On peut s’interroger sur les chances de survie de l’espèce si ce principe était avéré. Heureusement, la psychologie humaine que le langage reflète voire constitue, et qui influe sur l’état d’esprit et sur les flux hormonaux susceptibles de changer lors de l’interaction verbale, influençant à leur tour la parole, est un tantinet plus complexe.

Justement concernant l’hébreu on est d’accord avec CH lorsqu’il rappelle que l’entreprise de sa réactivation, unique en son genre, fut couronnée de succès, et qu’un enfant israélien peut lire de vastes parties de la Bible dans le texte sans avoir recours à une grammaire ou à un dictionnaire idoines. Il y a certes des parties dont le registre, le style ou l’époque posent plus de difficultés, comme pour n’importe quelle langue : à ces parties aussi cet enfant trouverait du sens, alors que pour un anglophone du même âge, le Beowulf reste hermétique. CH a raison et on ne saurait accepter les inanités proférées ici ou là selon lesquelles l’hébreu contemporain (HC) descendrait du yidiche et/ou du russe et serait donc une langue indo-européenne. Ce fantasme repose sur plusieurs entorses aux principes de base de la classification généalogique rigoureuse, qui ne saurait inclure ni des propriétés typologiques (Greenberg 1948) - pouvant varier du tout au tout d’une langue à l’autre y compris au sein d’une même famille (comme cela est bien décrit p. 247) voire au sein d’une même langue diachroniquement - ni de faits extralinguistiques (Greenberg 2005). L’hébreu n’a pas cessé d’être parlé dès l’exil en Babylone (début du VI s. avant l’ère commune) comme il est affirmé à tort p. 696, mais 8 siècles plus tard, comme en témoignent les oeuvres composées pendant ce laps y compris la Michna - développement éminemment oral de la Loi écrite - ce qui est parfaitement décrit pp. 365-367. Il a été réactivé par des gens qui connaissaient intimement ses stades antérieurs ainsi que les autres langues sémitiques classiques, appliquant – non pour classer ou analyser mais pour synthétiser – le troisième principe de Greenberg (*ibid.*), celui de la comparaison multilatérale. HC a été adopté comme langue quotidienne par des gens qui avaient eux aussi une connaissance passive des stades antérieurs, notamment biblique classique, biblique post-classique et michnique ainsi que de l’araméen, pour les fréquenter à la synagogue et à la maison d’études, ce qui, ajouté au besoin pour des gens parlant des langues différentes d’en avoir une en commun, fut déterminant pour le succès de l’entreprise. Ce sont de telles études, qu’il avait effectuées avant d’être déporté à Buchenwald, qui permettront à Elie Wiesel de devenir, dans les années cinquante, le correspondant à Paris du quotidien israélien Yediot Aharonot où il écrit en HC alors qu’il n’avait jamais vécu en Israël. Aussi, c’est précisément parce que l’hébreu a été réactivé de la sorte que son stade actuel est plus proche de ses prédécesseurs qu’il ne le serait s’il avait évolué normalement comme d’autres langues sémitiques contemporaines, telle

l'amharique, qui, sous influence couchitique, adopta l'ordre déterminant-déterminé, y compris pour la subordonnée, qui précède la principale ; ou encore le néo-araméen, qui, p.-ê. sous influence indo-iranienne, adopta l'ergativité scindée (Kirtchuk ms.), les éloignant des canons sémitiques classiques bien plus que HC (voir aussi Goldenberg 1996, Kapeliouk 1996). Le fait que la langue maternelle de la plupart de ces acteurs était le yidiche, qui contient une forte composante lexicale hébraïque, n'a pu que renforcer l'influence des couches antérieures de l'hébreu sur sa variante contemporaine. Il a sans doute exercé une influence idiomatique aussi et occupe une place importante dans l'imaginaire collectif. Cependant si l'enfant israélien dont on parlait au début du paragraphe veut, une fois devenu adulte, lire l'oeuvre truculente de Isaac Bashevis Singer (prix Nobel de littérature 1978) il le peut derechef en traduction HC, mais point dans l'original yidiche à moins d'avoir étudié cette langue.

'Beautés des langues' (55-66) est agrémenté de vers en plusieurs langues, notamment le français, qui illustrent le plaisir auditif suscité par leur sonorité. Le propos concernant 'les voyelles toujours claires et jamais diphtonguées du castillan' (p. 63) est à nuancer : en syllabe tonique elles l'ont été, en diachronie, tant et si bien que cela s'est grammaticalisé, cf. '*pueblo* : *popu'lar*, '*pedra* : *pedre'gal*, &c., ce qui fait que le dérivé grammaticalement correct de *Puerto Rico* est *portorriqueño* et non pas autrement.

CH dit dès le départ que son livre n'est pas consacré au langage mais aux langues, son domaine d'excellence. On excusera donc une certaine naïveté, du reste conforme à l'opinion admise, selon laquelle les sociétés humaines auraient inventé le langage, 'invention que rien ne saurait réfuter'. Or Kirtchuk (1994, 1995, 2007 et à p.) montre que c'est le langage qui précède et crée l'humain, que c'est par le langage et grâce à lui que des primates jusqu'alors simiesques deviennent humains – jusques et y compris dans les traits de notre visage, dictés par notre appareil phonatoire et par la forme et le volume de notre crâne, directement corrélés à l'émergence et à la présence du langage - puis par les capacités qu'il induit, et non point le contraire.

Deux ou trois entrées ne sauraient être acceptées en l'état : 'Ecriture' (207-215) puis 'Index des langues' (711-726), véritable entrée car c'est là que se trouve la classification de langues. La première évoque (en plus des systèmes idéo- et pictographiques) toute une série d'écritures syllabiques et alphabétiques comme étant détachées les unes des autres, pour consacrer *in fine* une demi page aux alphabets sémitiques, alors que c'est une écriture sémitique qui a servi de modèle à la plupart sinon à tous les autres alphabets et syllabaires cités (Naveh 1989), notamment étrusque, grec, latin, cyrillique, copte, géorgien, arménien, devanagari, tibétain, coréen, mongol, &c. Le lecteur moyennement cultivé sait que c'est à un alphabet sémitique et non point latin comme l'affirme l'A. p. 215 qu'on se réfère lorsqu'on parle de 'la grande invention de l'écriture'. De même, il est affirmé que dans le texte hébreu sacré 'l'absence des voyelles est considérée comme sacrilège'. Erreur. Ces signes furent inventés à Tibériade seulement au VIII<sup>e</sup> s. - jusqu'alors ils étaient transmis par tradition orale - soit deux millénaires après la composition du texte lui-même, et ils ne figurent toujours pas sur les parchemins du Pentateuque écrits à la main et lus régulièrement à la synagogue. Les signes de vocalisation figurent uniquement dans les éditions imprimées de la Bible, Tora (Pentateuque) comprise. Notons au passage que rien ne justifie un <h> final dans la transcription française des mots hébreux (ou arabes) féminins se terminant à l'écrit par la lettre *hé* qui dans ce cas n'est ni consonantique ni étymologique. Comme le démontre le

nom arabe du graphème, *ta marbu:Ta*, c'est un *t* final *noué* c'est-à-dire muet tant que le nom est autonome, qui se 'dénoue', donc s'articule, dès que le nom est à l'*état construit* (rattaché à un autre nom avec lequel il forme un seul syntagme ; ce n'est pas sans évoquer la *liaison* en français). Dans les transcriptions anglaises on écrit un *h* final pour déjouer les effets du *great vowel shift*: si on écrivait < Tora > on prononcerait ['towre] avec diphtongaison du /o/ et centralisation du /a/ suite au déplacement en amont de l'accent tonique. En français, langue à accent tonique final qui, de surcroît, n'a pas subi un processus affectant à ce point le timbre des voyelles simples, on écrira simplement *Tora, Dina*, obtenant derechef le bon résultat.

Le tableau de classification des langues en familles est étrange. D'une part, il ne reflète pas l'état actuel de nos connaissances, d'autre part, il met sur un plan d'égalité des *taxa* qui ne le sont pas : la 'famille sémitique' n'est pas un taxon équivalent à l'*indo-européen*, mais à une branche de celui-ci. Le taxon qui équivaldrait à l'*IE* serait l'*Afro-asiatique* (et non *chamito-sémitique*, terme cher à Marcel Cohen et perpétué dans le nom du GLECS, illustre *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques* qu'il avait fondé). *Aymara* non plus n'est pas, à lui seul, équivalent d'*IE*. Quand bien même l'*A.* éprouverait un amour sans faille pour des classifications aussi foisonnantes et originales que, semble-t-il, périmées, faire fi de l'oeuvre de Greenberg c'est faire de la science-fiction. Or si sa typologie a été introduite en France surtout par CH lui-même, Joseph Harold Greenberg ne cessa de révolutionner la généalogie des langues aussi dès 1948 à sa mort en 2001... et au-delà (2005).

On ne saurait reprocher à un chercheur d'aimer, y compris l'objet de sa recherche, pas plus que de publier, dès lors que son employeur est le grand public, un ouvrage destiné à ce dernier, lui permettant de mieux comprendre pourquoi il finance de telles recherches ; on ne saurait appliquer dans ce double contexte les mêmes critères de jugement que lorsqu'on juge un travail strictement scientifique. L'ouvrage tel qu'il est convient aussi bien au lecteur  $\lambda$  voulant élargir ses horizons qu'à l'adolescent avide de connaissances à l'affût d'un sujet digne d'y consacrer une vie de chercheur ; le linguiste y trouvera une lecture distrayante qui par moments lui apportera matière à penser. La prochaine édition s'imposera donc sans doute bien avant le délai de cinquante ans que prévoit CH p. 165. S'il est vrai, comme l'a dit Buffon lors de sa réception à l'Académie française en 1753, que 'le style est l'homme même', son style encyclopédique flamboyant et un goût non caché pour le butinage et le lutinage, intellectuels y compris, rattachent cet ouvrage au XVIII<sup>e</sup> s. Or nous sommes au XXI<sup>e</sup>. Etant linguiste et non ha(gé)géographe, je conseille à l'*A.* dans cette perspective : (1) d'opérer une vérification systématique de tous les détails historiques, géographiques, culturels et autres dont l'ouvrage déborde, afin que cette qualité ne soit point un défaut ; (2) de confronter toutes les entrées ayant trait à des thèmes voisins afin de leur assurer cohérence, cohésion et harmonie ; (3) de remplacer au besoin une terminologie et des conceptions obsolètes par d'autres, plus adaptées. A la maison d'édition je conseille de mieux accorder le dessinateur au livre qui est à illustrer, fût-ce au sein d'une seule et même collection.

Pablo Kirtchuk

## Références

- Benveniste, E. 1965. 'Structure des relations d'auxiliarité'. *Acta linguistica hafniensia* IX-1 : 1-15. Copenhague.
- Cohen, D. 1995. *Le parler arabe des Juifs de Tunis. Textes et documents linguistiques et ethnographiques*. Paris : Mouton et EHESS.
- Fonagy, I. 1983. *La vive voix. Essais de Psychophonétique*. Paris, Payot.
- Goldenberg, G. 1996. 'ha'ibrit k'la'fon semit xaya' ('L'hébreu comme lingua sémitique vivante'). *Evolution and Renewal. Trends in the development of the Hebrew Language: 148-190*. Jérusalem: Israel Academy of Sciences and Humanities.
- Greenberg, J. H. 1948. "The classification of African languages." *American Anthropologist* 50, 24-30.
- Greenberg, J. H. 2005. *Genetic Linguistics: Essays on Theory and Method*, (Croft, W. ed.). Oxford University Press.
- Kapeliuk, O. 1996. 'Is Modern Hebrew the only 'Indo-Europeanized' Semitic Language? And what about Neo-Aramaic?'. *Studies in Modern Semitic Languages*. Izre'el, Sh. & Sh. Raz (eds.): 59-70. Leiden: Brill.
- Kirtchuk, P. 1987. 'Le parler quichua de Santiago del Estero (Argentine) : quelques particularités'. *Amerindia* 12: 95-112.
- Kirtchuk P. 1994. Deixis, anaphore, « pronoms »: morphogénèse et fonctionnement. *Les Classes de mots*. L. Basset et M. Pérennec (eds.). Presses Universitaires de Lyon (P.U.L.), 169-205.
- Kirtchuk P. 1994. 'De la pragmatique à l'énonciation, de l'énonciation à la morphosyntaxe, du discours à la grammaire : morphogénèse, grammaticalisation et fonctionnement dans le langage. Approche typologique et théorique, dans une perspective linguistique générale'. Note de synthèse (non publiée) pour l'Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences du Langage, Université Lyon 2.
- Kirtchuk, P. 2007. 'LUIT: Language - a Unified and Integrative Theory'. *Combat pour les langues du monde : Hommage à Claude Hagège*, M.-M. Jocelyne Fernandez-Vest (dir.) 271-281. Paris, L'Harmattan.
- Kirtchuk, P. à p.** 'Aspect as the Source of Diathesis in North-Eastern Neo-Aramaic (NENA) :and Beyond with Remarks on Transitivity, Accusativity, Ergativity and Case'. *Aspect and Tense*, Guentchéva, Z. (ed.). Editions du CNRS.
- Kirtchuk, P. à p. LUIT: Language – a Unified and Integrative Theory.
- Kutscher, E. Y. 1969. 'Two 'Passive' Constructions in Aramaic in the Light of Persian'. *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies, Jerusalem 1965* : 132-151. Jerusalem : Magness.
- Naveh, J. 1989. *Early History of the Alphabet*. Jerusalem: Magness.
- Parker, G. 1963. 'La clasificación genética de los dialectos quechuas'. Lima : Revista del Museo Nacional.
- Torero, A. 1964. 'Los dialectos quechuas'. Lima *Anales Científicos de la Universidad Agraria* 2 : 446-476.
- Vidal de Battini, B. E. 1966. *El Español de la Argentina*. Buenos Aires : Consejo Nacional de Educación.